CONFESSION GÉNÉRALE

DE SON ALTESSE SÉRÉNISSIME Mgr. LE COMTE D'ARTOIS,

Déposée, à son arrivée à Madrid, dans le sein du T. R. P. Dom Jérome, Grand Inquisiteur, & rendue publiquement par les ordres de son Altesse, pour donner à la Nation un témoignage authentique de son repentir.

IMPRIMÉE DANS LES DÉCOMBRES DE LA BASTILLE.

Confiteor Deo & Populo.

A PARIS,

Chez le Secrétaire des commandemens de Monseigneur l'Archevêque de Paris.

Et chez tous les Supérieurs des Communautés, même celle de S. Lazare.

Le 23 Juillet 1789.

CONFESSION GÉNÉRALE

DE SON ALTESSE SÉRÉNISSIME Mgr. LE COMTE D'ARTOIS.

Les yeux remplis de larmes que la rage ſeule faiſoit couler, déteſtant moins ſon infâme conduite que pénétré du regret de n'en pas recueillir le fruit, S. A. S. Monſeigneur le Comte d'Artois arriva à Madrid, après avoir penſé éprouver à Lyon la fureur légitime d'un peuple juſtement irrité : tantôt il ſe repréſentoit la perte des careſſes lubriques de ſon illuſtre belle-ſœur, les emportemens de la Tribade Polignac ; enſuite l'ambition ſuccédoit à ce reſſouvenir amer ; les réflexions ſiniſtres aſſiégeoient ſon cœur ; & le déſeſpoir de n'avoir pu conſommer ſon exécrable forfait, augmentoit l'affreuſe ſituation de ce coupable prince.

« Eh quoi ! diſoit-il, doutant même de ſon exiſtance, ſuis-je bien moi ? quelle révolution ! & quelle en ſera la ſuite ? C'eſt donc en vain que l'amour, cette paſſion tyrannique, m'a fait tout entreprendre, adultere & preſque aſſaſſin ; j'ai violé les droits les plus reſpectables, ceux de fraternité & d'époux. Ce ſont les fruits adultérins d'une union réprouvée qui doivent un jour régir la mo-

narchie françoife. Au fond du cœur, méprifant le monftre qui fecondoit mes vues criminelles, j'ai contribué à fes plaifirs, pour me frayer un chemin qui pût me conduire au trône; un inftant de plus, & la France étoit à moi; les miniftres m'étoient dévoués, la lâche trahifon me donnoit la moitié des fuffrages; la force & la violence m'affuroient de l'autre: un Breteuil, un Barentin, parvenus à s'emparer du timon de la monarchie, avoient dépofé dans mon fein le ferment facré d'une odieufe & indigne fidélité. Un inftant, un feul inftant a tout détruit: du faîte des grandeurs, je tombe dans l'aviliffement; l'horreur & l'exécration font les feuls fentimens que j'infpire, & mon nom défor mais ne fera plus que le fignal de la terreur & de l'effroi »

» Quel parti prendre! divinités infernales! vous à qui j'ai toujours facrifié, préfidez maintenant à mes idées: ma raifon eft bouleverfée, foyez moi propices, & je vous voue un hommage éternel »

» Mais quel rayon de lumiere vous faites luire à mes yeux, & quel fentiment vous faites naître en mon cœur! Déjà mon efpoir fe rétablit. O Satan, mon génie tutélaire, non, ce n'eft point en vain que je t'invoque! D'Artois fera toujours d'Artois, l'ennemi de la nation, & ton fidele fuppôt. »

C'eft ainfi que raifonnoit l'indigne rejeton d'un fang illuftre; c'eft un Bourbon qui, dans fon cœur, prononce le ferment affreux d'accabler le peuple de fa haine; & pour l'aider à y réuffir, la politique fuit de la cour françoife & le fuit en Efpagne pour l'infecter de tout fon poifon.

Quel changement & quel affreux tableau d'hypocrifie va nous préfenter S. A. arborant l'étendard

de l'humilité, pouſſant des ſoupirs affectés par intervalles, ſe frappant la poitrine : telle eſt la maniere que le comte d'Artois, paroiſſant ſe traîner à peine, emploie pour ſe préſenter au tribunal affoibli de l'Inquiſition. Son titre, qu'il a tant de fois méconnu, l'honneur de ſon nom, dont il s'eſt rendu tant de fois indigne, le font parvenir aux pieds de Dom Jérôme, Grand Inquiſiteur. Après avoir frappé trois fois la terre de ſon front, ſuivant l'uſage, humblement baiſé le pan de la robe du R. P. hypocrite, d'Artois s'exprime en ces termes :

» O mon pere, organe ſacré de la Majeſté Divine, c'eſt à vos genoux que je viens réclamer la miſéricorde d'un Dieu dont je redoute le courroux ; puis-je eſpérer d'obtenir quelque grace ? Le nombre de mes iniquités eſt ſi grand, que j'ai tout lieu de déſeſpérer du pardon. C'eſt en en dépoſant le fardeau dans votre ſein, que je vous ſupplierai d'employer auprès de lui votre interceſſion : ce n'eſt pas ſeulement le cri de ma conſcience qui m'aſſaille, c'eſt encore les gémiſſemens d'un peuple que j'ai rendu malheureux. Artiſan de ſon infortune, ſa miſere eſt mon ouvrage. J'ai égaré le plus tendre des freres, un roi vertueux ; j'ai fait un monarque foible ; j'ai aveuglé toute une nation ſur ſes qualités royales, & la deſtruction totale du royaume étoit le vœu de mon cœur ; j'en aurois ſans doute vu l'accompliſſement, ſi l'Être ſuprême n'avoit regardé les François en pitié. »

» Daignez donc, ô mon pere, me réconcilier avec moi-même ! L'énormité de mon crime m'a rendu vil à mes propres yeux ; la naiſſance, le rang devoient me rendre l'exemple de l'univers ; la

bassesse de ma conduite m'en a rendu l'opprobre. »

Le Religieux, trompé par cette douleur apparente & les démonstrations de ce faux repentir, entreprit de consoler son Altesse, en lui disant : » espérez, espérez tout, mon fils, de la grace divine ; si la voix publique condamne avec raison le tissu d'abominations que vous avez commises, l'aveu que vous allez en faire, la pénitence que le Très-Haut vous imposera par mon ministere, sera le fondement de votre retour à la vertu, & le premier acte de votre résignation à sa justice : descendez dans votre cœur, & courbez-vous devant l'image de votre Dieu ».

On pressent bien que ce commandement propageoit la rage dans le cœur de son Altesse. Toute la terre connoît l'orgueil de ce prince, & il ne falloit pas moins que la nécessité pour qu'il s'y soumît. La nécessité, cette loi impérieure, lui crioit aux oreilles : *Superbe*, *humilie-toi.* Tout le détermina à embrasser ce parti. Après donc quelques momens d'un feint anéantissement, son Altesse, poussant des soupirs, fit au Grand Inquisiteur la confession des atrocités qui le rendront à jamais l'objet du mépris & de la haine.

» Non seulement, mon révérend pere, je vais, par ma sincérité, chercher à regagner les faveurs célestes, mais encore je veux que mon repentir soit public, & dévoiler à la nation, que j'accablois d'outrages, les forfaits que je vais déposer dans votre sein. Puisse un peuple qui me déteste, avec raison, oublier en partie que je suis le principe de son désastre, & ne me pas sacrifier à sa vengeance, en voyant les larmes de sang que le remords me fait verser » !

» Je glisserai rapidement sur mes premieres années. L'éducation des princes, si brillante en apparence, mais vicieuse en tous ses points, fut la base de ma conduite : un caractere méchant, féroce même, annonçoit déjà, dans mon enfance, à la nation françoise, que serois son oppresseur ».

» Tout favorisoit alors le penchant décidé qui me portoit au mal. La mort de Louis XV, l'élevation de mon frere aîné, sa bonté naturelle, qui éloignoit de son ame le soupçon du crime, sa constance, sa sécurité, les acclamations, les éloges de son peuple, l'assuroient de la félicité publique; il la croyoit éternelle. Hélas! quelle étoit son erreur! il ignoroit que les princes de son sang, son frere même, son propre frere, que tout devoit rendre les protecteurs chéris de la nation, travailloient sourdement à sa destruction ».

» Ce fut du moment que la dissipation & les excessives prodigalités penserent épuiser l'immensité de mes moyens, que je m'égarai, me perdis; l'injustice me domina; la soif brûlante des richesses vint me tourmenter; je n'y pus résister, & rien ne put réprimer les concussions que je mis en usage pour augmenter mes revenus. Je tyrannisai mes vassaux : insensible à leurs peines, à leurs fatigues, je les rançonnai sans pitié, & le plus souvent je sacrifiai au hasard du jeu, ou à la vîtesse d'un cheval anglois, ce fruit de la rapine & de la vexation ».

» Non, jamais je ne puis me rendre assez coupable, ô mon pere! il faut, que dis-je, il faut? l'honneur que j'outrageai, la religion que je méprisai, la douleur que je ressens, tous ces justes motifs me font un devoir, me contraignent

à vous accuſer quelle étoit alors la noirceur de mon ame & l'indignité de mes ſentimens. Oui, mon pere, c'étoit peu pour mon lâche cœur d'opprimer ainſi l'infortuné ; le plus pur de ſon ſang ſuffiſoit à peine pour étancher la ſoif cruelle dont j'étois dévoré. Promenant ſur le trône des regards envieux, je maudiſſois le deſtin de m'avoir fait naître le plus jeune de mes freres ; je l'accuſai d'injuſtice : dès ce moment je vouai à mon frere, à mon roi, une haine dont il ne tarda pas à éprouver les barbares effets.

» Je m'appliquai ſérieuſement à connoître ſur quel fondement un Monarque établiſſoit ſa grandeur ; je reconnus qu'elle étoit fixée ſur l'équilibre, & que peu de choſe ſuffiroit à la lui faire perdre. La tendreſſe du peuple l'avoit toujours maintenue : je travaillai à l'anéantir, & j'y parvins. Les infâmes agens que je produiſis au miniſtere ſervirent mes complots, & le meilleur des Rois, ſéduit, égaré, perdit par degrés l'amour du François. O mon pere ! tels furent les premiers pas que je fis dans la carriere du crime ».

» L'état affreux de la France eſt mon ouvrage. Je vous l'accuſe : j'avois médité ſa ruine, & ſa perte étoit l'aliment qui nourriſſoit mon ambition. Les conſeils & les ſages repréſentations d'une épouſe vertueuſe ne mirent pas de frein à ma rage effrénée ; elle ne fit qu'allumer mon reſſentiment ; je l'accablai d'outrages, & le moins déteſtable que je lui fis eſſuyer, fut celui de lui aſſocier les plus vilaines catins & les plus lubriques courtiſanes de ce ſiecle ».

« Sortant de ſes bras, où le caprice me ramenoit par fois, je ne laiſſai jamais ſubſiſter au-

cun doute ſur mon intention, & ne lui diſſimulois que le devoir, ni le ſentiment n'avoient aucune part à mes careſſes. Je pouſſai la barbarie juſqu'à l'inſtruire de mes déréglemens. J'affichai la dépravation ſans avoir la politique de voiler mes débordemens ».

« Violemment incommodé *d'une indigeſtion de biſcuits de Savoie* (1), je vais, diſois-je à mon cocher, *prendre du thé à Paris*. La Duthé, cette infâme créature, cette exécrable meſſaline ſortie de la fange des plus ſales B........ de la capitale, devint mon idole & l'objet de mon culte & de mes hommages. Je les lui offris en public, & bravant inſolemment le cenſure de mon roi, l'indignation d'un peuple que je mépriſois, je forçai ceux qui étoient ſous ma dépendance à plier le genou devant l'odieuſe proſtituée que j'adorois ».

» O mon digne & très-révérend pere, comment, ſans mourir de honte, vous faire le détail de mes courſes nocturnes, les orgies ſcandaleuſes que j'y commettois, les riſques que j'y courus ? Compromis dans les plus noirs taudions, avec les ſcélérats & le rebut de la populace, un prince du ſang royal, un frere du roi, mangeoit, buvoit familiérement avec cette race abjecte, & m'aſſimilant avec eux de cette ſorte, je ne rougiſſois pas de me déclarer leur confrere & leur appui ».

» Un mal affreux germa dans mon ſein : ce

---

(1) Jeu de mots ſur Marie-Thereſe de Savoie, comteſſe d'Artois, & la Duthé, P..... ſi renommée, dont le faſte écraſoit celui de la majeſté royale.

noir poifon, diftillé par le libertinage, penfa de devenir funefte à ma digne & adorable époufe. Alors je ceffai de fréquenter ces obfcurs & dégoûtans repaires, fans cependant en devenir plus fage, & je préfentai de nouveaux vœux à la proftitution ».

» Contat, cette volage actrice, dont la renommée publioit les charmans attraits, enflamma mon cœur de la paffion la plus vive; & fans m'arrêter à l'indigne fource dont elle eft fortie (1), fans aucune confidération pour fon état, fi incompatible avec mon rang & mon nom, je m'étourdis fur la baffeffe dont je me rendois coupable; je bravai la clameur publique fur le tableau fincere de fes abominables mœurs; je fis de Contat ma divinité ».

» C'eft dans les embraffemens de cette prêtreffe de Priape, que j'épuifai tous les refforts de la fauffe volupté: pour me plaire, elle me dévoila tous les fecrets de l'Aretin, dont la pratique m'a depuis toujours été chere. Je m'énervai par la brutalité de mes révoltans tranfports, & je n'avois plus pour la célefte compagne que le ciel m'avoit donné, que la froideur la plus infultante ».

» *Bagatelle*, ce charmant afyle de la débauche, devint le fanctuaire de la molleffe & du libertinage: mes complaifans & délicats pourvoyeurs fourniffoient tous les jours ce temple de nouvelles

---

(1) La Contat eft fille d'une revendeufe de fruits & d'un Mouchard de Robe-courte. Son frere, facripant de la premiere claffe, exerce encore cette honorable fonction, & cette héroïne de couliffe eft fans contredit l'actrice la plus déréglée de tous les théâtres.

déeſſes; j'y promenois des regards languiſſans; mes ſens émouſſés par les jouiſſances de tous genres que je m'étois procurées, ne ſe ranimoient qu'à peine; il falloit les exciter par l'attrait piquant de la nouveauté; c'eſt ce que je fis ».

« J'oſai jetter un œil profane ſur madame la ducheſſe de Bourbon : ce ſecret inconnu juſqu'alors me couvre encore de honte & de confuſion : mon aveu coupable irrita ſa vertu. Déſeſpéré de ce refus, je l'inſultai, & tout Paris fut témoin de la vengeance de ſon époux; j'y fis remarquer la lâcheté dont mon cœur eſt ſuſceptible; & je fis connoître à la nation françoiſe combien je me ſouciois peu de démentir & déshonorer un ſang illuſtre ».

« Malgré la politique dont je me ſervois, l'infâmie de ma conduite commençoit à perçer; l'indignation ſoulevoit les eſprits; les épigrammes ſanglantes & méritées m'étoient adreſſées de toutes parts : je m'éloignai, & Gibraltar fut le théâtre que je choiſis pour me ſignaler par de nouveaux exploits ».

« Vous les connoiſſez, ô mon pere! l'adulation me couronna des lauriers, & la vérité me les arracha! hué, ſifflé de tous les vrais braves, guerrier ſans gloire, frere ſans amitié, pere ſans naturel, époux ingrat, citoyen perfide, prince ſans délicateſſe, il ne manquoit à tous ces titres, qui m'étoient diſtribués par toutes les bouches & les cœurs de la capitale, que celui de lâche patriote. Avec juſtice on me le décerna. Aujourd'hui proſcrit, rejetté de mon auguſte famille, le peuple a mis ma tête à prix; eût-elle tombé ſous ſon glaive vengeur, & mon cadavre ſouillé par la pouſſiere

& foulé aux pieds, privé de sépulture, je n'aurois que foiblement expié mes forfaits ».

« A mesure que je perdois l'estime & la confiance publique, la rage s'accrut dans mon ame, le nom françois me devint odieux; j'abhorrois son existence, & j'associai mon farouche ressentiment à la barbare R....... que le plus malheureux des rois avoit prise en Germanie, pour former le bonheur de ses jours ».

« Nos cœurs furent bientôt unis : le crime le plus atroce cimenta cette union. Sans égard aux droits du sang, je souillai la couche nuptiale, & fis féconder la famille royale. Plus de mystere alors; ne respirant plus tous deux que fureur & vengeance, nous nous assurâmes des ministres; nous nous défîmes des gens vertueux dont la gêne continuelle contrarioit nos desseins. Nous pillâmes le trésor royal, & le pere du peuple, obsédé de traitres, ignoroit le malheur de ses enfans, & l'orage affreux qui menaçoit la monarchie ».

« L'exécrable Polignac, ce monstre détesté, ce monstre indéfinissable, comme une quatrieme furie, se joignoit à la cabale, & se fit une gloire d'en diriger les insignes manœuvres. Adorée de la R..... à laquelle elle avoit fait adopter ses goûts infâmes, elle se partageoit alternativement entre elle & moi, & nous avions formé, par cette intime réunion, le plus affreux trio.

« Rien ne coûte à cette Mégere; son ame passa dans la mienne; le même génie nous anima; nous épuisâmes la France, crime léger, qui ne suffisoit pas à notre fureur; la destruction totale de ses habitans étoit le vœu le plus ardent de notre cœur ».

« Condé, Conti, de Guiche, tout aussi lâches, aussi perfides que nous, augmenterent le nombre des tyrans de la nation ; nous soufflâmes dans le cœur de la noblesse l'affreux poison de la discorde. Nous lui fîmes envisager ses droits, sacrifiés au titre chimérique de citoyen, & nous en fîmes autant d'ennemis du peuple & de la liberté ».

« Notre ligue, qui paroissoit indestructible, grossissoit tous les jours. Déja nous ne gardions plus le secret. Levant insolemment nos têtes altieres, nous rejettions avec dédain les supplications & les larmes des habitans, rongés par l'affreuse misere que nous avions fait naître ; quelques jours de plus, & des fleuves de sang inondoient la capitale ; déja ils se présentoient à nos yeux, & nous nagions d'avance avec ravissement dans ces sources délicieuses ».

« Les Citoyens massacrés l'un par l'autre, les habitans égorgés par une troupe de brigands enrégimentés, aveuglément soumise à nos ordres barbares ; les cadavres expirans les uns sur les autres : voilà, mon pere, le trophée que nous voulions élever à notre gloire immortelle, & le spectacle enchanteur que nous nous préparions ».

» La ville réduite en un monceau de cendres, coup d'œil flatteur pour de nouveaux Néron, présentoit à nos regards la plus agréable perspective, & les préliminaires les plus sanglans annoncent à la patrie le signal horrible de la terreur & de la proscription ».

« Cette affreuse conspiration touchoit au terme fatal de son exécution, les maisons étoient désignées, cent mille habitans alloient périr victimes de notre rage, lorsque la main de l'Etre suprême

détourna les coups cruels que nous allions porter, & l'imprudence trahit nos vues criminelles ».

« Le féroce Lambefc, à la tête d'une troupe de tigres altérés du fang françois, fe livre trop tôt au fentiment qui nous animoit; aveugle dans fes horribles tranfports, il commence l'alarme générale, & détruit nos projets par fa promptitude & fon impatience ».

« Les miniftres de notre rage n'étoient point prêts; nos fatellites n'étoient point arrivés; le nombre qui nous avoit vendu leurs bras, & leur vie étoit trop foible pour s'oppofer à la vile populace que nous avions juré d'exterminer; défenfeurs de fes jours, de fon exiftence, de fa liberté, les citoyens s'émeutent, s'arment & renverfent en un inftant nos plus cheres efpérances ».

« Terribles & bouillonnans de fureur, les vaillans Parifiens menacent nos jours, pour lefquels nous commençons à trembler. L'horreur fe répand, le fang des traitres coule : prifonniers dans Verfailles, tous les paffages font obftrués, & nous voyons avec douleur le triomphe national ».

» Journée malheureufe, où nous vîmes anéantir nos effroyables deffins! Les larmes couloient de nos yeux, la rage feule en faifoit naître la fource; nos amis, nos partifans, les fcélérats ennemis du patriotifme cruellement mutilés, traînés dans la fange, leur coupables têtes portées au bout d'une lance, sembloient préfager le jufte fort qui nous étoit réfervé, & auquel la fuite nous a dérobés ».

« O mon pere, l'indignation fe peint fur votre vifage, & maintenant elle regne dans tous les cœurs. Où fuir, où aller cacher ma honte &

mon affliction ? Quel sera le peuple assez insensé pour accueillir & protéger le crime, la trahison & la scélératesse ? Comment oser prétendre à un asyle, à un refuge ? Mon nom seul ne sera-t-il pas le premier chef de ma condamnation ? & ne sera-ce pas rendre un important service à l'humanité que de plonger un poignard dans le sein de celui qui vouloit être lui-même le bourreau d'un peuple entier, pour repaître ses yeux de ce sanglant spectacle, & faire jouir une femme barbare & impitoyable des fruits de l'horreur qu'elle a conçue & conserve encore dans son sein pour les François, qui l'adoroient au moment où elle méditoit leur ruine » ?

» Tonnez sur moi, grands Dieux ! que votre foudre écrase sans miséricorde la détestable furie, l'objet de mes lâches amours & de mes criminelles complaisances. Périssent de même les infâmes princes qui servirent nos perfides complots ; qu'un trépas ignominieux soit le salaire des traitres dont la France est infectée, & qui jouissent en paix du fruit de leurs honteux larcins ».

» Paris, cette superbe cité, reine du monde, en proie à la famine, n'offre qu'un tableau pitoyable, dont la face ne peut changer qu'en détruisaut les monstres qu'elle récele dans son sein ».

» O maître suprême des humains, vous exaucez une partie de mes vœux ! un Prévôt des Marchands, le Gouverneur de la Bastille, un Foulon, un Berthier, sont déjà les victimes que tu as abandonnées au ressentiment national, massacrées par un peuple sécouant le joug de l'oppression & de la tyrannie. Leur trépas, loin d'exciter la compassion, fait naître la joie dans tous les cœurs, & les

6 21

lambeaux ſanglans de leurs corps déchirés ſont les holocauſtes offerts à la liberté ».

« Tremblez, Condé, Conti, Bourbon, d'Enghien, & vous, miſérables artiſans de la miſere des François, que le ſort de vos ſemblables vous inſpire un effroi continuel ! & ſi vous échappez à la légitime vengeance publique, puiſſe l'affreux ſerpent du remords déchirer perpétuellement votre ſein » !

« Tel eſt, ô mon pere, le détail des iniquités que l'orgueil & l'ambition m'ont fait commettre ; je me réſigne à la vengance divine, & recevrai, ſans murmurer, le coup qui ne tardera ſûrement pas à trancher le fil des jours d'un infame proſcrit ».

N. B. On invite le public à ne point ajouter de foi au repentir tardif & forcé de S. A. S. ; on en doit diſtinguer toute la fauſſeté. Prions ſeulement l'arbitre des deſtinées que ſes derniers vœux, tout impoſteurs qu'ils ſont, ſoient exaucés ; que le deſpotiſme ſoit anéanti, les traitres maſſacrés, & que nos enfans jouiſſent du précieux bonheur de poſſéder la liberté dont nous voyons commencer le regne.

FIN.